

21

BIOGRAPHIES



DES

CÉLÉBRITÉS MÉDICALES

PAR

M. V. OVEN

PIORRY

PRIX : 50 CENT.

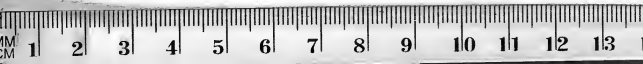
SE TROUVE A PARIS :

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, Libraire-Éditeur, rue Hautefeuille, 19;

FIRMIN-MARCHAND, Libraire-Éditeur, Passage Jouffroy, 24;

Et au Bureau du Journal : LA MÉDECINE POUR TOUS, rue Sainte-Anne, 53.

1867



PRÉFACE

Lorsque nous avons pris en main la direction du Journal *la Médecine pour tous*, ça n'a pas été sans quelque crainte pour son avenir ; non pas que la confiance en notre programme nous parût exagérée, mais, comme les premiers pas de l'enfant, notre marche nous semblait lente et chaque obstacle à franchir nous apparaissait ainsi qu'une haute montagne à traverser sans guide.

Les encouragements ont soutenu nos pas chancelants et nous avons heureusement atteint naguère notre deuxième année. Cette période passée, nous pouvons en toute assurance nous compter au nombre des feuilles *persistantes* et adresser à nos amis, à nos lecteurs les remerciements qu'on doit au bon tuteur qui a su nous protéger.

Notre reconnaissance serait banale si, pour la prouver, nous ne cherchions à rendre notre œuvre meilleure.

Divers travaux consciencieusement élaborés verront bientôt le jour.

Aujourd'hui même nous commençons une série de BIOGRAPHIES de célébrités médicales. Ce travail saura plaire sans doute à nos lecteurs, il leur fera mieux connaître ces savants qui, chaque jour sur la brèche, donnent souvent, comme le bon pasteur, leur vie pour conserver celles de leurs brebis.

Notre place est, nous l'espérons, désormais bien marquée ; *la Médecine pour tous* ne peut nuire à aucun de ses confrères.

En évitant l'emphase, sœur du galimatias, notre journal n'a point traîné sa robe doctorale pour surprendre et emprunter une néologie d'un autre âge.

Il n'a point non plus, patronnant de faux savants, cherché à détruire les dieux révé-
rés à juste titre ; *la Médecine pour tous* est faite pour le calme du foyer domestique. —
Notre ambition est de pouvoir justifier notre titre.

Il a été publié depuis quelques années certains petits livres de toutes les couleurs qui, sous le titre sonore de BIOGRAPHIES, avaient la prétention de nous mettre au courant des faits et gestes de nos célébrités contemporaines.

Sans vouloir nous ériger en juge de ces imprimés, nous croyons que la postérité aurait une idée assez triste de notre génération, si ces productions n'avaient point, grâce au bon sens public, une existence éphémère.

Ces drôleries, sortes de réquisitoires d'une *abondance stérile* ne sont point une critique, mais une condamnation. Or, écrire la biographie d'un homme n'est point juger ses actions, mais bien mettre en évidence les bonnes et les méchantes œuvres dont il est responsable, en laissant à tout lecteur le soin d'apprécier.

La louange prodiguée avec excès rend l'éloge puéril. — Le blâme constant laisse percer une animosité que l'on fait bien rarement partager à autrui.

En publiant à notre tour une série de portraits d'hommes du jour, nous tâcherons d'éviter l'un et l'autre écueil.

Notre travail a pour but de faire apprécier cette escouade compacte d'hommes éminents qui, sans cesse à la recherche de l'inconnu, a donné à la France une supériorité qu'elle ne devait jadis qu'à la seule force de ses armées.

Sans suivre un ordre déterminé d'avance, nous présenterons à nos amis telle ou telle célébrité, ainsi qu'un maître de maison présente ses convives au fur et à mesure qu'ils arrivent dans le salon ; et, en gens bien élevés, nos amis-lecteurs voudront bien accueillir avec indulgence nos présentés en faveur des bonnes intentions de l'amphitryon qui les produit dans son monde.



LE PROFESSEUR PIORRY.

« Quand on devrait crever, il ne démordrait pas d'un iota des règles des anciens. »

Si Molière revenait sur la terre, il aurait beau, de son œil d'aigle, parcourir les rangs pressés de la *docte cabale*, il n'y rencontrerait plus un seul proche parent des Diafoirus, des Bahis, des Macroton, capable d'inspirer une phrase comme celle qui commence ce chapitre.

Des médecins tels que Guy-Patin, Gueneau, etc., n'existent plus qu'à l'état de souvenir.

L'homme qui a peut-être le plus contribué de nos jours aux progrès de la science médicale, qui, par ses écrits, ses inventions, ses observations constantes, a pu donner quelque précision à l'art de soulager ou de guérir, le docteur PIORRY (Pierre-Adolphe) naquit, à Poitiers, le 31 décembre 1794.

Il annonça de bonne heure d'heureuses dispositions. Sa mère, femme distinguée et d'un mérite réel, fut ruinée par la Révolution. Elle cultiva elle-même l'esprit de son fils et sut lui inspirer l'amour du travail. Ces premières semences jetées dans un terrain fertile produisirent des fruits d'une précocité rare.

A dix-huit ans, la conscription appelle le jeune Piorry ; il va rejoindre l'armée d'Espagne en qualité de chirurgien. L'idée du nouveau traitement des plaies d'armes à feu date sans doute de cette première étape. Il a occasion de prendre des notes à Barcelone et d'observer avec calme des cas sporadiques de fièvre jaune.

Mais l'armée revient en France, ramenant avec elle le conscrit de 1812.

Deux années passées sur le champ de bataille ont tout-à-fait mûri cette jeune intelligence ; échauffé par le sentiment patriotique, Piorry contribue à organiser l'École de Médecine en compagnie d'artillerie ; il bivouaque sous les murs de Paris.

Notre héros, après ces journées de tristesse, dépose l'arme de guerre ; d'autres destinées, d'autres devoirs le réclament. Il va soutenir sa thèse de doctorat : *Sur le danger de la lecture des livres de médecine par les gens du monde*.

En 1816, il est reçu docteur. Sa thèse fut accueillie avec faveur par les rédacteurs du Dictionnaire des sciences médicales ; elle fut publiée dans l'article *Livre* de ce grand ouvrage.

Élève de Pinel, de Corvisart, ainsi que de Boyer et de Roux, imbu des principes formulés par Bichat, M. Piorry, dans la première année de sa carrière médicale, avait adopté les idées et la pratique de ces maîtres.

L'apparition de Broussais et de ses doctrines, la lecture de Haller, de Magendie, les progrès de la science physique, les investigations d'anatomie pathologique de Bayle et surtout de Laennec ; enfin, des études continues modifièrent les premières idées du médecin ; il comprit, ainsi qu'il l'a dit lui-même depuis, que l'art de soulager et de gué-

rir les hommes devait reposer sur les mêmes bases que les autres connaissances humaines. L'exactitude devait être la règle de cet art, et la médecine proprement dite ne pouvait avoir d'autres fondements que l'organisation.

Les travaux du docteur Piorry se dirigèrent donc vers cette série d'idées qui fut le mobile de ses recherches.

A partir de 1819, le Dr Piorry n'est plus le médecin suivant la route déjà tracée sans jamais en sortir. Ardent, impatient même, il cherche et cherche encore; ses observations sont fidèlement conservées, il se sert de sa plume, de sa parole, comme disait Fenélon de Démosthènes, ainsi qu'un homme modeste se sert de son habit pour se couvrir et non pour se parer.

Les mémoires sous les titres de Ostéologie — Ostéogénie — Mésentère — Mutuel — Physiologie — Sensibilité — Voix — Transpiration, etc., etc., firent dès lors voir les tendances du jeune docteur, qui, dès 1817, se livrait à l'enseignement particulier.

Le 2 mars 1819, la Société de médecine de Paris siégeant à l'Hôtel-de-Ville, le nomme membre titulaire; le 8 juin de la même année, le Cercle médical suit son exemple.

L'Académie de médecine venait d'être créée, le docteur Piorry est élu membre adjoint, puis plus tard membre titulaire.

La Société de chirurgie de Madrid et l'Académie royale de la même ville lui envoient les diplômes de membre.

Tant d'encouragements devaient nécessairement enorgueillir un homme jeune encore. Piorry n'y puise que le courage que lui demandent les nombreux travaux qu'il s'impose; la vie s'élargit devant lui; l'avenir doit lui sourire, et cependant, l'envie siffle autour de lui; la critique parfois juste, mais peu bienveillante, s'acharne après lui. Il trouve dans l'étude l'oubli des injures, ou plutôt les vociférations n'arrivent plus jusqu'à lui, tant il s'absorbe dans sa tâche.

En 1826, il est nommé agrégé.

Il ne faut pas croire cependant que ce succès ait été le résultat d'un premier concours; déjà en 1823, Piorry se présentait comme candidat pour la place d'agrégé à la faculté. Les juges qui ne lui avaient pas donné leur voix, lui proposèrent quelques mois après de le faire nommer professeur d'anatomie à Montpellier.

En 1826, Piorry fut nommé à Paris le premier des stagiaires.

Un autre concours dont nous n'avons point fait mention avait eu lieu en 1823, puis encore en 1825; il s'agissait d'une place de chirurgien au bureau central d'administration dans les hôpitaux. Un double échec fut subi par Piorry, mais ce qui doit être noté c'est que, très-peu de mois après, lorsque notre docteur s'était remis au travail, lorsqu'il cherchait dans la seule source de consolation pour les âmes fortes l'oubli de ses ennuis, on le nomma médecin des hôpitaux.

C'est au moment de ce premier concours (1823) que parut un mémoire fort remarqué sur l'irritation encéphalique des enfants. Piorry y démontre qu'on avait généralement fait jouer aux enveloppes du cerveau un trop grand rôle dans les maladies des enfants.

Il faudrait un cadre plus vaste que le notre pour analyser tous les mémoires qui parurent vers cette époque. La sève de la jeunesse, le désir bien arrêté de parvenir,

donnait à Piorry cette force qu'on ne soupçonne pas soi-même. Les jours sans repos, les nuits sans sommeil, on vit de travail et... d'ambition.

Je serai un jour professeur à l'école de Paris, s'était dit notre docteur ; et, sans regarder de côté, l'œil fixé sur le but à atteindre, il poursuivait sa carrière avec une persévérance pour ainsi dire monacale, étudiant les phénomènes variés de la nature, et posant partout des jalons qui devaient le conduire malgré tout à l'accomplissement de ses vœux.

Au moment où les doctrines de Broussais régnaient sur les opinions médicales, au moment où la croyance générale en l'inflammation faisait si abondamment verser le sang des malades, M. Piorry demanda à la physiologie expérimentale jusqu'à quel point les évacuations sanguines pouvaient nuire ou être supportées sans danger. Une série de mémoires sur les évacuations sanguines fut publiée de 1826 à 1833.

En 1827 et bien longtemps auparavant, peut-être depuis Hippocrate, on abusait dans les traitements des maladies, de l'abstinence et de l'alimentation insuffisante.

M. Piorry, à la suite de longues recherches faites pendant les chaleurs d'un été brûlant, sur des cadavres de variolés, fut atteint d'accidents très-graves. Il eut alors occasion de constater sur lui-même combien peu la diminution ou la privation prolongée de nourriture a d'utilité dans les maladies de durée, et combien dans certains cas, elle donne à celle-ci de la gravité.

Un mémoire sur ce sujet fut lu par lui à l'Académie.

Ce travail copié par un spéculateur fut répandu à profusion, mais on y avait ajouté, à l'insu de M. Piorry, des insinuations malveillantes, des injures contre des médecins honorables. M. Piorry ne recueillit de son écrit que des inimitiés de plus.

Nous arrivons au fait capital de la vie scientifique de Piorry.

Les magnifiques travaux de Laennec, sur l'auscultation, médités dans le silence du cabinet, donnèrent à notre infatigable observateur l'idée de la *percussion médiate*.

Se rappelant que les vibrations sonores d'un corps sont de beaucoup plus distinctes quand elles se communiquent à d'autres corps solides, il appliqua ce fait aux organes et il put conclure qu'un corps solide étant appliqué sur une substance consistante, liquide, gazeuse, ou présentant à la fois ces divers états, si l'on vient à frapper, à percuter ce corps : métal, bois, caoutchouc, ivoire, os recouvert de peau (ainsi que l'est le doigt), il en résulte un bruit complexe.

Ce bruit est composé, soit de ceux que fournit le corps percuté, soit des sons produits par les parties sous-jacentes.

Une multitude d'applications anatomiques et physiologiques prouvèrent l'importance de la *percussion médiate*.

L'étranger publia des livres consacrant les observations de Piorry. Des chaires furent instituées à Vienne, à Madrid, ayant pour objet cette étude. Enfin, en 1828, sur le rapport de M. Dumenil, au nom d'une Commission *ad hoc*, l'Académie des sciences décerna le prix Monthyon à celui qui avait désormais acquis aux yeux de tous la réputation d'habile physiologiste et de savant diagnostiqueur, en publiant son traité sur la *Percussion Médiate*.

Laennec avait construit pour l'auscultation un gros cylindre en bois, Piorry perfec-

tionna cet instrument et sut, par une combinaison heureuse, associer l'auscultation à la percussion.

La percussion médiate consiste à percuter avec l'intermédiaire d'une petite plaque de métal ou d'ivoire qu'on appelle plessimètre. Tirer parti du son que donne la percussion de nos divers organes pour apprécier les changements qu'ils peuvent avoir éprouvés dans leur forme, leur volume, leur facture, leur plénitude ou leur vacuité, était l'idée lumineuse qui conduisit le docteur Piorry à l'application du plessimétrisme.

Dans des leçons sur la percussion médiate, il indiqua plus tard la manière de dessiner la configuration des organes, même les plus profonds, qui devraient paraître inaccessible à la mesure et au calcul. Cette méthode paraît donner au diagnostic un degré de certitude de plus.

La Révolution de Juillet rappela à l'ancien chirurgien de l'armée d'Espagne les services qu'on doit aux blessés. Pendant les journées de combat, nous le trouvons en effet avec le docteur Lefebvre à l'hospice de la rue de Sèvres.

L'homme d'étude compléta alors des observations faites en Catalogne. Par sa méthode simple et rationnelle, il ne survint aucun accident parmi les blessés confiés à ses soins.

Deux ans après seulement, il reçut la médaille de juillet.

Les diverses épidémies fixèrent également l'attention du docteur Piorry. Le choléra, qui fondit sur la France, fut étudié par lui, et donna lieu à un rapport à l'Académie de Médecine.

Malgré ses nombreux travaux, les cours de Physiologie proprement dite qu'il faisait depuis 1817, se continuaient sans interruption. Il y joignit des leçons sur la percussion médiate et l'auscultation ; enfin, un cours d'anatomie pathologique compléta la série des leçons que suivaient, malgré des oppositions de tout genre, un grand nombre d'élèves, aujourd'hui médecins et quelques-uns médecins remarquables.

Nous avons déjà vu le docteur Piorry se présenter à quatre concours ; un cinquième pour la chaire de clinique médicale, un sixième pour la chaire de Physiologie à la Faculté (en 1833 et 1834), un autre encore en 1836 donnèrent les mêmes résultats négatifs.

Des témoignages flatteurs lui arrivaient pourtant de tous les côtés comme pour le consoler de ce dernier échec qui, en réalité, était plutôt un vrai succès.

C'est à la suite de ce dernier concours que M. Piorry fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Les juges qui ne lui avaient pas donné leurs voix, furent les promoteurs de cette nomination.

Comment expliquer cette contradiction ?

En 1838, un nouveau concours pour la chaire d'hygiène eut lieu encore sans bonne fin pour le concurrent.

Ce n'est qu'en 1840, à la suite d'un concours qui fut sa dernière épreuve, qu'il obtint enfin le titre de *Professeur de pathologie médicale*.

Si nous rappelons ici les nombreux concours auxquels M. Piorry s'est présenté, c'est afin de montrer quelle persévérance il faut souvent avoir pour arriver à un but déter-

miné. Admettons un instant notre professeur actuel moins persistant, moins pénétré de sa valeur personnelle, et nous nous voyions privés d'une foule de révélations savantes, d'une quantité d'observations physiologiques faites publiquement ; sans compter que le découragement aurait pu amener un abaissement moral au grand détriment de la science et de l'humanité.

Arrêtons ici notre revue rétrospective. Le professeur, monté dans la chaire de pathologie qu'il a enfin conquise en 1840, se livre pendant toute la durée de son enseignement officiel à un cours de clinique à l'hôpital de la Pitié, puis à la Charité jusqu'en 1856.

Malgré les occupations incessantes du docteur dans les hôpitaux, les cours, les écrits dans les feuilles périodiques, les rapports à l'Académie, les mémoires, les observations sur tout ce qu'il voit, sur ce qu'il prévoit, sur ce qu'il découvre ne sont pas négligés ; ses malades le trouvent encore lorsqu'on réclame ses soins éclairés.

Des ouvrages *ex-professo* sont publiés par lui : c'est le *Traité de Médecine pratique*, en 8 volumes ;

Le Traité de Diagnostic et de Sémeilogie, en 3 volumes ;

Le Traité des Altérations du sang ;

La Clinique médicale de la Salpêtrière et de la Pitié ;

Des *Travaux sur les habitations et de leurs influences sur l'homme ; sur les maladies héréditaires*, et tant d'autres Œuvres que notre cadre nous oblige à laisser de côté malgré leur importance.

Mentionnons cependant un Mémoire lu à l'Académie le 3 février 1856 ; il contenait des détails intéressants sur les moyens qui, en dehors de l'analyse chimique, de l'examen ordinaire, sont parvenus à donner à la médecine ce cachet de certitude qui l'élève aux yeux de la raison. Tenant compte des recherches faites, avec un génie précurseur, par Morgagni et Avenbrugger, l'auteur du Mémoire indique un moyen nouveau propre à spécifier, déterminer, caractériser, mesurer les organes sains et malades.

Ce mode est l'*Organographie*. M. Piorry parle de deux genres d'organographie : le premier consiste à tracer sur le papier les images des parties malades ; le second est d'indiquer sur la peau les lignes qui circonscrivent les diverses altérations que l'on veut préciser. Cette méthode était le complément de la percussion médiate dont le professeur avait sans cesse recommandé l'emploi depuis son invention.

En dehors de ces travaux, M. Piorry a publié un ouvrage arrivé à sa deuxième édition. C'est la *Médecine du Bon Sens* ; il développe dans cet ouvrage l'idée émise primitivement par lui : qu'il est en médecine une seule manière d'étudier et de philosopher, c'est d'observer les faits avec détails et d'en demander l'explication soit à l'anatomie et la physiologie, soit à l'observation actuelle et acquise, soit à l'expérimentation de tous les instants et au *bon sens*, cette règle sûre dans la théorie et dans la pratique.

Il ne s'agit pas plus, dit-il, en médecine de chercher à guérir par des contraires que par des semblables. Il n'y a pas plus d'*allopathie* que d'*homœopathie* véritable.

On ne trouve pas plus deux corps pareils et qui produisent exactement les mêmes effets que l'on ne rencontre deux feuilles d'arbre pareilles. Il est donc impossible d'agir exactement dans le sens d'un symptôme morbide-déterminé, parce que le symptôme

provoqué ne pourra pas être exactement semblable à celui dont on veut augmenter le degré. Le plus grand nombre des indications thérapeutiques n'a pas non plus pour but de combattre par des phénomènes contraires la maladie existante.

Ce qu'il faut faire, d'après les écrits de M. Piorry, c'est de rechercher quelles sont les causes qui président aux maladies dont la nature et le mode d'action sont si nombreux ; c'est de déclarer par les faits constatés, par la chimie, par la physique et les autres parties des connaissances humaines ; c'est de constater avec le plus grand soin les états maladiques qui existent à l'effet de les combattre avec certitude. On doit surtout se rappeler que les théories et la pratique médicales doivent toujours être dirigées par la philosophie et l'amour de l'humanité. Il faut, enfin être bien convaincu que la médecine est éminemment progressive ; que le travail la féconde ; que consciencieusement, IL N'EST PAS PERMIS A UN MÉDECIN DE RESTER IMMOBILE DANS LE MOUVEMENT QUI ENTRAÎNE LA SCIENCE DANS LA VOIE DU PROGRÈS ET DES DÉCOUVERTES UTILES.

En dehors de ces grands principes, il n'y a qu'incertitude, déception et fausses occupations d'esprit.

Chercheur infatigable, amant fougueux de tout ce qui est progrès, M. Piorry devait soulever bien des tempêtes autour de ses pas hardis. Esprit créateur, il fut, il est encore le but que les flèches du bataillon routinier voudraient atteindre ; mais il a marché sans crainte, bravant le danger et souriant même à son approche :

Il faut bien en passant soulever la poussière ;
Faites votre métier. — Je poursuis ma carrière,

semble-t-il dire.

Lorsque le professeur, en se servant des jalons posés par ses savants, prédécesseurs, eut mis les médecins à même de connaître la plessimétrie, les maîtres ès-art firent cette grimace d'incrédulité qui n'est qu'une protestation muette, quoique peu révérencieuse.

Lorsque l'Organographisme a vu le jour, quelques murmures ont dû se faire entendre dans la foule. A vrai dire, ce n'était qu'une sorte d'addition au perfectionnement primitif. On se calma bientôt.

Mais tout-à-coup, l'innovateur, sans crier gare, tombe au milieu de l'aréopage, les mains pleines de vérités. Jugez des cris de l'assemblée !

Marcher à pieds joints sur la grammaire docte et embrouillée, traiter de galimatias triple des expressions caduques ! vouloir changer les us et coutumes d'un langage admis depuis des siècles, horreur ! abomination !

Voilà, à la vérité, ce que proposait le docteur Piorry en préconisant et publiant l'*Onomopathologie* ou la nomenclature *organopathologique*, méthode dont nous devons dire quelques mots.

Le professeur Piorry s'était demandé s'il n'y aurait pas un moyen de mettre la médecine proprement dite, aussi bien que la chirurgie, en état d'exprimer par un mot composé, des idées qui se rapportent à des choses multiples.

Quelques esprits faux se plaisent à créer une certaine obscurité pour augmenter leur propre importance : il ne faut pas que la science se laisse traîner à la suite de ces esprits,

que Molière a ridiculisés, et qui, pour n'avoir plus la robe de deuil et le bonnet carré, n'en sont pas moins du siècle du Roi-Soleil.

La plupart des disputes sont purement *grammairiennes*, a dit Montaigne. Plus que jamais ceci est applicable à notre sujet.

Que demande Piorry, non pas de changer les éléments des mots usités dans toutes les sciences et particulièrement dans celle de la médecine, mais de choisir les racines dans la langue scientifique générale, afin de désigner l'élément ou les véritables éléments pathologiques des maladies, c'est-à-dire, les organes, leurs lésions aussi bien que leurs causes, leur degré ou les matières qui jouent un rôle dans leur pathogénie.

Il ne s'agissait pas de créer des mots helléniques, mais une *méthode* qui pût donner à la science des termes significatifs propres à établir la constitution entière de la maladie. Il s'agissait surtout de *renoncer* à jamais aux expressions impropres, fausses, dissonnantes et incorrectes, qui constituent la langue médicale.

M. Piorry a-t-il bien ou mal choisi les mots dont il conseille l'adoption dans sa nomenclature ? là n'est pas la question.

En diplomatie, on a choisi la langue française, comme étant, par sa précision, celle qui pouvait le mieux atteindre son but ;

En médecine, on a adopté le grec à cause de sa concision ; continuons à parler grec, si l'on veut ; mais que notre langage se forme de mots qui expriment à la fois par une combinaison succincte la cause, la nature, la matière, le degré du mal, ainsi que l'organe affecté, car en *médecine* ce qu'il faut faire avant tout, c'est de la *médecine*, et non de la philologie. Telle est l'opinion de l'auteur de la méthode fondée sur la complication et l'enchaînement des états pathologiques.

Nous nous sommes occupé un peu longuement peut-être de cette création du docteur Piorry, parce que la critique a frappé l'homme, qui dès le début de sa carrière, n'a jamais craint de dire ce qu'il pensait.

On s'est surtout attaché à le présenter comme aimant avant tout les *définitions des maladies*, ne rêvant que *percussion*, *plessimétrie*, se redressant dans sa chaire sous l'hermine et répétant à tous les échos : EGO SUM PAPA !

En biographe impartial, nous avons dû enregistrer ces bruits ; le temps se charge de rendre à chacun selon son mérite. Notre rôle à nous n'est pas celui de juge.

Et puisque nous en sommes à parler de la critique faite à tort ou à raison, à propos des œuvres de Piorry, disons un mot du poète :

PIORRY POÈTE.

La poésie est l'expression pathétique de la vie par le langage, a dit un philosophe, c'est l'*ars* du latin, le *techné* du grec.

On comprenait dans ce tout les beaux-arts ainsi que l'industrie, car l'industrie alors était encore de l'art. Quelques raisonneurs systématiques, à l'humeur atrabilaire, ne peuvent concevoir et ne veulent point admettre la poésie à côté de la science.

Piorry, dans sa jeunesse, *sacrifiait aux muses*.

En 1814, il essaya l'épopée : la grandeur de Napoléon inspira l'imberbe officier de

santé de Catalogne; dans les loisirs de la garnison le futur professeur chantait la gloire et inscrivait à côté d'une strophe héroïque des observations sur la fièvre jaune.

Bien des années après, la fatigue de travaux scientifiques fait chercher au docteur une récréation dans ses souvenirs.

Les élucubrations de Barcelone passent devant ses yeux sur les papiers jaunis par le temps. Il revoit sa jeunesse.

Absorbé dans les jouissances muettes que procure cette espèce de voyage où l'âme seule est en jeu, l'image semble se rapprocher, le présent se confond avec le passé, l'enthousiasme du jeune âge revient guider la plume virile... le docteur redevient poète.

Ce n'est plus la gloire de l'homme qu'il va chanter, mais Dieu, l'âme, la nature. Le poète affirme ses pensées déistes; il donne une idée générale de ses doctrines philosophiques et y mêle parfois avec bonheur la science du médecin :

Amour de l'Éternel et de l'humanité,
En une âme divine ineffable croyance,
Noble désir du bien, flambeau de la science,
Elevez la raison jusqu'à la vérité !

Ainsi commence le poème que nous ne pouvons que parcourir à la hâte : L'attraction dans la vie, l'homme isolé, la médecine, l'auscultation, la chirurgie, etc., etc., sont définis avec une précision curieuse.

Dans la strophe l'*avenir*, il s'écrie :

Le progrès sur ses ailes
Apporte un temps meilleur ;
Les nations, s'harmonisant entre elles,
D'un pas rapide et sûr marchent vers le bonheur.

et plus loin :

Chaque âme solitaire était une étincelle
Qui dans l'immensité n'était qu'un trait de feu ;
Les âmes, s'unissant en cohorte éternelle,
Font un cône d'amour dont le sommet est Dieu.

Le bagage littéraire se termine par une réponse à Barthélemy-Némésis qui avait attaqué le corps médical, la médecine et les médecins.

Piorry prit le ton même de l'agresseur et fut assez heureux pour mettre bientôt les rieurs de son côté.

Barthélemy, en homme d'esprit et en homme honnête, vint prendre place parmi eux et prodigua à l'auteur des *Médecins du jour* des marques d'estime et d'amitié.

Après la lecture des œuvres poétiques de M. Piorry, on comprend que le savant docteur a écrit plus pour lui que pour les autres.

L'auteur avoue d'ailleurs qu'il attache naturellement moins d'importance à sa poésie qu'aux travaux sérieux de médecine pratique auxquels il a consacré sa vie. On ne doit voir dans son œuvre que le philosophe cherchant à affirmer ses sentiments.

Quel est d'ailleurs l'homme qui à certaines heures de défaillance ne sent pas le besoin de regarder au-delà de cette étroite limite qu'on nomme le positivisme et de chercher l'expression pathétique qui confirme l'âme, ce reflet de Dieu.

Quel calme profond la nature n'inspire-t-elle pas au travailleur ardent qui peut décrire ses sensations !

Quel courage nouveau pour de nouvelles fatigues, pour de nouveaux combats, pour de nouvelles douleurs ne puise-t-on pas dans la contemplation des merveilleuses splendeurs de l'Univers ?

Qui sait encore si ce grand observateur n'a pas cherché, dans les inspirations du poète, un baume pour des douleurs inconnues !

Mais n'allons pas au-delà de nos suppositions. Rayons, si l'on veut, le poète; les titres du docteur suffisent à la gloire de Piorry.

Le temps a passé sur ces reproches, et nous devons arriver à l'actualité, à la phase récente de la vie publique du praticien.

Nous avons dit en commençant ce récit qui a, par son intérêt même, entraîné notre plume peut-être au-delà de notre désir, que le Biographe n'était point un juge, encore moins un avocat. Il doit présenter le procès-verbal de la vie qu'il décrit sans partialité, mais non sans appréciation, laissant d'ailleurs au lecteur le soin d'élever ou d'abaisser le sujet dont on s'occupe.

Nous avons quitté Piorry en 1836.

Pendant les dix années qui suivirent, le travail ne fit point défaut au réformateur; malgré l'âge ou plutôt à cause de l'âge, ses cours étaient suivis avec une ardeur que justifiait leur intérêt.

Tout-à-coup un bruit étrange se répand à l'École.—Piorry—le professeur Piorry va cesser de monter en chaire !

Piorry a donné sa démission ! C'était vrai ou plutôt c'était sur le point de l'être.

Le 30 novembre 1866, les élèves de l'École lisent le décret :

On attend, on espère que le Professeur paraîtra encore une fois au moins pour expliquer à ses élèves, ses amis, les motifs d'une aussi incroyable détermination.

Vaine attente ! M. Piorry ne reparut plus à l'École !

Le silence se fit jusqu'au 2 mars 1867, époque de l'apparition du nouveau journal *l'Événement médical*, dont le professeur Piorry se faisait une chaire. Le premier numéro contenait l'explication des rumeurs qui circulaient dans le monde médical. Piorry parle de sa démission comme d'un *cruel sacrifice imposé à sa volonté*.

Les événements dont il s'agit sont trop récents pour oser nous en occuper spécialement.

Quoique confident intime d'une correspondance qui a été échangée lors de la démission du professeur Piorry, nous aurions pu, en la publiant, donner un certain piquant à notre travail; nous étions même autorisés à le faire.

Nous avons dû nous abstenir en raison même de notre rôle de narrateur essentiellement impartial.

Nous avons pensé d'ailleurs que l'honorabilité des signataires, le caractère tout-à-fait intime de la correspondance devaient empêcher cette publication.

Malgré notre modestie, nous ajoutons que notre mérite est d'autant plus grand qu'il pouvait en résulter une sorte de *bruit* qui aurait été, sans aucun doute, fort avantageux pour nos intérêts.

Nous avons repoussé loin de nous ce mode suranné de succès illégitime et nous croyons avoir agi avec la droiture qu'il est bon de ne jamais abandonner, surtout lorsqu'on s'occupe d'un travail où la passion ne doit avoir aucun accès.

Disons cependant pour finir que, plein de force et d'enthousiasme, malgré son âge, le professeur Piorry, privé de sa chaire, ne se laissa point décourager, il accepta, comme il le dit lui-même, la *tribune de l'écrivain*.

Le professeur, dès le premier numéro de son journal, s'adresse aux médecins, à ses élèves, pour expliquer que son enseignement ne change que de mode : la plume se substitue à la parole.

« A nous la publicité ! s'écrie-t-il, à nous l'attaque ! qui toujours seront entourés des formes polies que prennent la raison et la vérité scientifiques ! » (1)

Nous avons appris presque en même temps que M. Piorry avait renouvelé sa candidature à l'Académie des Sciences, en remplacement du regrettable docteur Jobert de Lamballe, ainsi que la nomination à ladite place de notre estimable professeur le docteur Nélaton.

Nous espérons avoir la bonne fortune de voir figurer un jour dans notre galerie biographique des célébrités médicales le nouveau membre de l'Académie des Sciences, et nous pourrons alors parler à nos lecteurs des titres de l'illustre praticien.

Et maintenant que nous avons fait connaître le professeur, si vous êtes curieux de voir le praticien dans son cabinet, montez dans cette grande maison de la rue de la Chaussée-d'Antin qui bientôt va disparaître au grand chagrin de M. Piorry, condamnée qu'elle est par l'alignement de la rue Lafayette.

Puisqu'il en est temps encore, allez admirer ses salons d'attente : un véritable musée. Les tableaux forment sur les murs de précieuses tapisseries et dans les vides que laissent ces chefs-d'œuvre, voyez assemblés sous des vitrages, classées, numérotées, piquées avec art toutes les familles de chenilles, de papillons, de coléoptères, provenant de tous les pays du monde.

Prenez garde cependant, en regardant en l'air, de heurter cet énorme palmipède, qui recourbe gracieusement son cou onduleux ; craignez surtout d'effaroucher les hôtes ailés des Tropiques qui vivent dans leur large logement grillé devant une fenêtre, M. Piorry ne vous pardonnerait pas ce manque de civilité à l'égard de ses préférés, car l'amour qu'il a pour ses oiseaux est des plus prononcé.

(1) *L'Événement médical* a publié la correspondance échangée entre M. le doyen de la Faculté et M. le docteur Piorry. On peut, par conséquent, se la procurer au bureau de ce journal.

Et s'il regrette de quitter son local, de par la loi des expropriations, ce n'est pas parce qu'il faudra changer les habitudes, les goûts des locataires, ou laisser la hache du démolisseur abattre des souvenirs de jeunesse et porter ailleurs ses dieux domestiques ! Non point. C'est que ses oiseaux, ses pauvres oiseaux éprouveront un trouble capable d'en faire mourir un, peut-être plusieurs.

Cependant votre tour va venir d'être admis dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans le cabinet du Docteur.

Déjà vingt fois la porte s'est ouverte ; mais c'est bien vous qu'on appelle maintenant. Il en est là comme dans le monde : tout n'est pas de courir, mais d'arriver à temps.

Ce cabinet n'est plus un musée, mais une bibliothèque : à droite, à gauche, au fond, à l'entrée, des armoires vitrées ; du haut en bas des livres ! des livres partout.

Au milieu, un bureau occupé par un homme jeune encore ; sa tête dénudée prouve qu'il n'a point passé sa jeunesse à lire uniquement Perrault et madame Deshoulières. C'est le docteur secrétaire du professeur.

Mais le maître de la maison se lève ! Il est grand ; le sourire sur les lèvres, il vous montre un fauteuil, et déjà vous avez confiance en lui, tant le premier mouvement vous prévient en sa faveur.

Si vous êtes là pour consulter l'Esculape, vous croyez peut-être qu'il va s'occuper exclusivement de votre mal ? Erreur !

L'art consiste à ne point vous faire dire vos douleurs, mais à les découvrir ; l'imagination de l'homme souffre souvent plus de ce qu'il croit avoir que de ce qu'il a réellement.

Aussi, après vous avoir fait narrer votre vie passée, vos amours, vos chagrins et vos joies, après que le docteur R..., son secrétaire privilégié, aura inscrit, sans que vous vous en doutiez même, chaque sensation, chaque souvenir de votre passé soyez certain que M. Piorry dictera une ordonnance, un régime à suivre, tout en vous parlant de poésie, de musique et d'art, à moins qu'il ne vous récite, s'il vous juge digne de les entendre, quelques vers inédits, parfois improvisés en vous parlant.

Bientôt il vous congédie ; vous êtes rassuré ; car l'homme de science a su agir sur le *moral*, cet ennemi perpétuel de la *bête*, comme dit Sterne.

Venez-vous, au contraire, uniquement pour rendre hommage à l'homme de science, ou, pauvre jeune praticien sans clientèle, pour demander conseil au maître, alors vous trouverez en Piorry tout un autre langage. Affable, obligeant, peut-être un peu trop *professeur* et cherchant à vous montrer comment le *plessimétrisme* doit et peut être appliqué pour rechercher le siège du mal, en fixer les degrés et faire disparaître les incertitudes ; mais que voulez-vous ? sa puissance, il voudrait la donner à tous, et croit que les moyens dont il se sert avec fruit, chacun peut les employer comme lui.

D'ailleurs, il aime la jeunesse *qui cherche*.

Il s'entoure volontiers d'une escouade de ses élèves.

Guide sûr et éclairé, il peut parfois être sévère à leur égard, mais nous l'avons entendu regretter de suite la vivacité, qui, malgré son âge, fait qu'il rudoie le plus ceux qu'il aime le mieux.

Quoi qu'il en soit, M. Piorry n'en demeure pas moins le savant, commandant le respect pour ses nombreuses et utiles découvertes scientifiques.

Nous n'en voulons pour preuve que la lettre que M. le Ministre de l'Instruction publique lui écrivait en lui envoyant le brevet d'Officier de la Légion-d'Honneur et qui finissait par ces mots flatteurs, que nous rapportons avec plaisir à la fin de notre travail :

« Votre nom, Monsieur, restera dans les annales de la Faculté avec le souvenir de vos éminents travaux. »

